



“SAUVER SES FILS” : MIGRATIONS TRANS-EUROPÉENNES COMME STRATÉGIES MATERNELLES¹

Le concept de “stratégies maternelles” est ici proposé pour analyser les conditions et les formes de certaines migrations féminines transnationales. Par cette expression nous désignons la migration volontaire des femmes visant surtout à garantir le futur de leurs enfants. Les stratégies maternelles sont parfois la force principale poussant vers la migration la mère de famille et/ou ses enfants. Toutefois, on ne doit pas comprendre chaque décision de migrer d'une femme mère de famille comme relevant d'une stratégie maternelle.

Dans la nouvelle vague de recherches sur les formes migratoires sexuées, l'accent est souvent mis sur la migration volontaire et indépendante des femmes dans un contexte transnational. Par exemple, Laura Oso décrit la migration autonome féminine comme étant celle des femmes qui voyagent « sans leur mari ». Cette définition comprend les femmes seules, les mères seules — divorcées ou veuves — et les femmes laissant leur mari dans le pays d'origine², ce qui revient à dire qu'une migrante indépendante est une femme qui émigre sur la base d'un projet individuel, souvent lié à des raisons économiques.

L'intérêt de cette analyse est qu'elle s'écarte de la tendance médiatique qui consiste à représenter les migrantes exclusivement comme des femmes passives suivant leur mari ou comme des jeunes filles exploitées et dupées. Néanmoins, nous pouvons nous demander où commencent et où finissent les actions indépendantes des femmes migrantes et si, par exemple, la présence du mari signifie automatiquement la dépendance de la femme.

Par l'analyse de *stratégies maternelles*, je propose une façon d'enrichir notre compréhension des décisions et pratiques migratoires

1. Cette recherche a été financée par l'Académie de Finlande, projet “Contrasting Russian gender in the 20th century”, et le Collegium for Advanced Studies, Université d'Helsinki. Je remercie Jean-Charles Lagrée, Daniel Bertaux et Catherine Delcroix pour leur soutien pratique et académique pendant mes séjours à Paris. Sofia Chuikina m'a procuré des contacts décisifs pour entrer en contact avec les interviewés, ce dont je lui suis très reconnaissante.
2. Cf. OSO Laura, “The new migratory space in Southern Europe : the case of Colombian sex workers in Spain”, in : MOROKVASIC, Mirjana ; EREL, Umut ; SHINOZAKI, Kyoko (Ed.), *Crossing borders and shifting boundaries, Vol. 1 : Gender on the move*, Opladen : Leske + Budrich, 2003, pp. 202-227 (voir pp. 207 et 214).

volontaires³. J'espère montrer comment les relations de parenté élargie conditionnent les stratégies des ménages et l'émigration féminine⁴. Au travers des histoires de vie des femmes récemment immigrées en France originaires des pays de l'ex-Union soviétique, cette contribution donne des exemples de stratégies maternelles (et grand-maternelles) en ce qui concerne particulièrement des *filles en situation de risque*. Nous verrons comment les rapports sociaux de sexe dans les sociétés post-soviétiques, la crise sociale et les idéologies traditionnelles se combinent pour faire du projet de sauver leurs filles un objectif spécifique de l'émigration de ces femmes.

Conseil à une vieille amie

« Donc vous voulez que je vous parle de nous, comment nous vivions là-bas ? Très bien. J'avais une amie qui s'appelait Dacha. Nous sommes allées à l'école ensemble ».

Alla a pris la première chemise de sa pile de vêtements à repasser et a commencé son récit. Nous nous étions revues la seconde fois, après un premier entretien plus formel, dans l'appartement parisien de ses employeurs⁵. Alla, la cinquantaine, habillée ce jour-là en chemise de soie et jupe noire, est une femme fière, belle et énergique. Elle a quitté la direction d'une école à Chisinau, la capitale de la Moldavie, pour devenir femme de ménage en France. Mais avant de décrire son propre processus migratoire, elle a d'abord voulu me raconter l'histoire de son amie d'enfance, Dacha.

Alla et Dacha étaient des jeunes filles douées, joyeuses et assez hardies. Elles ont fait leurs études dans une prestigieuse école de mathématique, connue dans tout l'empire soviétique. 40 ans plus

3. Dans la migration volontaire et indépendante, les droits humains de la femme migrante ne sont pas directement violés, tandis que la migration forcée viole directement les droits humains de la personne migrante. Voir VÄYRYNEN, Raimo, "Illegal immigration, human trafficking, and the organized crime", in : BORJAS, Georges J. ; CRISP, Jeffrey (Ed.), *Poverty, international migration and asylum*, London : Palgrave Publishers, 2005, pp. 143-170.

4. Pour les structures des familles transnationales, voir PARREÑAS, Rhacel Salazar, *Servants of globalization : women, migration and domestic work*, Stanford : Stanford University Press, 2001, 309 p. (voir p. 80).

5. Cet entretien fait partie des 24 interviews que j'ai conduites avec des domestiques et leurs employeurs à Paris en mars-avril 2003. J'ai ensuite mené des entretiens successifs parmi un groupe d'une dizaine de femmes arrivées de l'ex-Union soviétique en 2003-2004, dont trois sont devenues des informatrices-clé. Nous parlions le russe, qui n'était pas la langue maternelle des interviewées, mais souvent le langage professionnel ou familial. À quelques exceptions près, les noms ont été conservés selon le souhait des interviewées, d'autres noms et détails ayant été changés pour protéger les informateurs.

tard, Dacha se retrouvait dans une situation désespérée. Elle avait cinq personnes à charge : sa mère paralysée, son frère alcoolique et trois enfants.

Avec cette histoire, Alla décrit la rapide dégringolade sociale qu'ont connue les classes éduquées post-soviétiques en général, et les professions féminisées comme les professeurs, chercheurs et médecins en particulier. Cette crise est très accentuée en Moldavie, qui figure aujourd'hui parmi les pays les plus pauvres d'Europe⁶.

Dans le cas de Dacha, sa situation familiale s'est aggravée car son fils se drogue, tandis que son mari est parti en Grèce. Alla nous a raconté comment elle a soulagé son amie en lui donnant deux conseils : sauver son mariage, mais, surtout, sauver son fils : « Puis je l'ai dit : "Laisse tout tomber ! Laisse tomber, même si tes filles ne peuvent plus faire leurs études [dans un lycée privé]. Laisse-les faire leurs études dans des écoles pauvres, des écoles ordinaires, mais tu dois sauver ton fils. Vends une partie de la maison, vends l'appartement en ville, je ne sais, quoi, mais SAUVE TON FILS ! Peut-être tu devrais l'envoyer quelque part, pour qu'il pense à autre chose, comme les médecins disent. Mets-le sur un autre train, dans une autre direction ».

En écoutant cette histoire, il me semblait clair qu'Alla parlait aussi de ses propres raisons d'émigrer. Même si Alla avait des ressources professionnelles et sociales considérables, elle les a jugées insuffisantes pour assurer l'avenir de ses filles.

Pourquoi y avait-il dans son discours de si grandes différences selon le sexe de ses enfants ? Pourquoi serait-ce surtout le fils qu'il faudrait sauver ? Alla et son amie, qui avaient elles-mêmes apprécié l'éducation en mathématiques dont elles avaient bénéficié, seraient-elles vraiment capables de la refuser aux nouvelles générations de jeunes filles ? Pourquoi les mères apparaissent-elles comme les sujets principaux, et souvent uniques, de ces opérations de sauvetage ?

Formes migratoires des femmes et des mères

Nous disposons déjà de plusieurs recherches sur les femmes immigrées travaillant comme domestiques. Typiquement, la migrante

6. Cf. UNITED NATIONS, *International migration from countries with economies in transition : 1980-1999*, New York : United Nations, Population Division, Department of Economic and Social Affairs, 2002, 117 p.

devenue domestique est une femme éduquée qui a un (ex-)mari et des enfants, et qui part travailler à l'étranger⁷. Dans ces études, la figure de la domestique philippine est devenue l'exemple presque paradigmatique de la migration féminine contemporaine. Ces femmes ne suivent pas leur mari ; bien au contraire, leur migration peut être une possibilité de quitter un mariage problématique. Leurs enfants mineurs restent généralement aux Philippines. Les migrantes disent souvent que la migration sert surtout à financer le futur de leurs enfants, à obtenir les moyens nécessaires pour leur donner une bonne éducation. Certaines émigrent surtout à cause de leur enfant, mais d'autres auraient bien pu émigrer même si elles n'avaient pas eu d'enfant. En tout cas, la migration elle-même se déploie plutôt en dépit des attachements émotionnels du lien maternel, que la femme doit parvenir à surmonter pour qu'elle puisse se transformer en « *entrepreneure d'elle-même* »⁸.

Or, dans mes entretiens avec des femmes immigrées en provenance des républiques du sud de l'ex-URSS, c'est une autre configuration que je découvrais : celle des stratégies maternelles qui se matérialisaient souvent comme la migration de la mère avec son enfant.

Au début, je n'ai pas prêté spécialement attention aux fonctions maternelles de mes interviewées. Nous parlions de leur trajectoire professionnelle, de leurs expériences de la migration, de leur façon d'organiser leur vie en France. Les femmes commençaient spontanément par décrire et raconter les problèmes rencontrés dans leur pays d'origine. Il s'agissait d'ouvrières ou de cadres moyens qui avaient eu des parcours de vie plutôt stables jusqu'à la perestroïka soviétique des années 80, quand elles étaient de jeunes adultes. La majorité venait de pays dans lesquels la situation ne s'est pas améliorée depuis.

Ces femmes m'ont décrit leurs stratégies d'adaptation aux nouvelles conditions post-socialistes. Toutes ont changé leur profil professionnel : une secrétaire est devenue chauffeur de poids-lourds pour le transport de métaux, une comptable a ouvert un parking privé, une institutrice vendait des pirogues, etc. Toutes avaient donc déjà

7. Cf. LUTZ, Helma, "At your service Madame ! The globalization of domestic work", *Feminist Review*, n° 70, 2002, pp. 89-104 ; HOCHSCHILD, Arie R., "Global care chains and emotional surplus values", in : HUTTON, Will ; GIDDENS, Anthony (Ed.), *On the edge. Living with global capitalism*, London : Jonathan Cape Publisher, 2000, pp. 130-146.

8. MOZÈRE Liane ; MAURY, Hervé, *Les domestiques philippines "entrepreneures d'elles-mêmes". Le marché mondial de la domesticité. Rapport de recherche*, Paris : Mission du patrimoine ethnologique, 2002, 130 p.

quelques expériences d'activités d'achat, de transport et de revente comme commerçantes individuelles. Souvent, cela impliquait des migrations pendulaires de courte durée⁹, mais mes interviewées me répétaient qu'elles n'arrivaient pas à gagner leur vie ainsi.

Pourtant, leur principale raison d'émigrer semblait plutôt liée à une perte, à un malheur ou à un autre changement. Comme dans les cas d'Alla et de son amie Dacha, la perte d'un mari pourvoyeur de fonds du ménage — par son décès, un divorce, l'alcool ou l'émigration — pouvait rompre l'équilibre fragile du quotidien. La perte des parents de la femme ou d'autres membres de la famille apparaissait presque aussi importante. Dans un tel contexte, n'importe quel malheur supplémentaire — chômage ou maladie — pouvait faire franchir le seuil de l'émigration.

Lorsque les interviewées décrivaient la vie dans leur pays d'origine, je les ai souvent entendues se plaindre : des politiciens, de l'état de l'éducation, de la jeunesse, de l'absence de bonnes conduites. Au début je pensais que ces plaintes m'écartaient du thème principal de l'interview. En fait, elles m'irritaient, parce que je les prenais pour des discours abstraits sur des thèmes politiques et moraux.

Après qu'Alla m'a raconté l'histoire de Dacha, je me suis demandé pour la première fois dans quelle mesure son interprétation était éclairante. Le lendemain soir, j'intervievais une femme russe. Elle me raconta comment elle avait quitté sa ville en raison de la maladie chronique de son fils. En l'écoutant, je me suis rendue compte que les migrations des autres femmes du petit réseau que j'explorais tournaient effectivement autour de l'avenir de fils, ou, dans deux cas, de petits-fils ou de neveux. Mais où donc étaient les filles ?

Pourquoi les fils ?

Nous allons voir comment le projet des mères sauvant leur fil domine les discours narratifs, mais aussi les pratiques observables. Avant de présenter les cas particuliers, il faut brièvement les situer dans le contexte post-soviétique. Souvenons-nous que dans la famille soviétique l'épouse était responsable de la vie au quotidien. Mêmes

9. Cf. MOROKVASIC, Mirjana, "Transnational mobility and gender : a view from post-war Europe", in : MOROKVASIC, Mirjana ; EREL, Umut ; SHINOZAKI, Kyoko (Ed.), *Crossing borders and shifting boundaries, Vol. 1 : Gender on the move*, Opladen : Leske + Budrich, 2003, pp. 101-133.

devenue domestique est une femme éduquée qui a un (ex-)mari et des enfants, et qui part travailler à l'étranger⁷. Dans ces études, la figure de la domestique philippine est devenue l'exemple presque paradigmatique de la migration féminine contemporaine. Ces femmes ne suivent pas leur mari ; bien au contraire, leur migration peut être une possibilité de quitter un mariage problématique. Leurs enfants mineurs restent généralement aux Philippines. Les migrantes disent souvent que la migration sert surtout à financer le futur de leurs enfants, à obtenir les moyens nécessaires pour leur donner une bonne éducation. Certaines émigrent surtout à cause de leur enfant, mais d'autres auraient bien pu émigrer même si elles n'avaient pas eu d'enfant. En tout cas, la migration elle-même se déploie plutôt en dépit des attachements émotionnels du lien maternel, que la femme doit parvenir à surmonter pour qu'elle puisse se transformer en « *entrepreneuse d'elle-même* »⁸.

Or, dans mes entretiens avec des femmes immigrées en provenance des républiques du sud de l'ex-URSS, c'est une autre configuration que je découvrais : celle des stratégies maternelles qui se matérialisaient souvent comme la migration de la mère avec son enfant.

Au début, je n'ai pas prêté spécialement attention aux fonctions maternelles de mes interviewées. Nous parlions de leur trajectoire professionnelle, de leurs expériences de la migration, de leur façon d'organiser leur vie en France. Les femmes commençaient spontanément par décrire et raconter les problèmes rencontrés dans leur pays d'origine. Il s'agissait d'ouvrières ou de cadres moyens qui avaient eu des parcours de vie plutôt stables jusqu'à la perestroïka soviétique des années 80, quand elles étaient de jeunes adultes. La majorité venait de pays dans lesquels la situation ne s'est pas améliorée depuis.

Ces femmes m'ont décrit leurs stratégies d'adaptation aux nouvelles conditions post-socialistes. Toutes ont changé leur profil professionnel : une secrétaire est devenue chauffeur de poids-lourds pour le transport de métaux, une comptable a ouvert un parking privé, une institutrice vendait des pirogues, etc. Toutes avaient donc déjà

7. Cf. LUTZ, Helma, "At your service Madame ! The globalization of domestic work", *Feminist Review*, n° 70, 2002, pp. 89-104 ; HOCHSCHILD, Arlie R., "Global care chains and emotional surplus values", in : HUTTON, Will ; GIDDENS, Anthony (Ed.), *On the edge. Living with global capitalism*, London : Jonathan Cape Publisher, 2000, pp. 130-148.

8. MOZÈRE Liane ; MAURY, Hervé, *Les domestiques philippines "entrepreneuses d'elles-mêmes". Le marché mondial de la domesticité. Rapport de recherche*, Paris : Mission du patrimoine ethnologique, 2002, 130 p.

quelques expériences d'activités d'achat, de transport et de revente comme commerçantes individuelles. Souvent, cela impliquait des migrations pendulaires de courte durée⁹, mais mes interviewées me répétaient qu'elles n'arrivaient pas à gagner leur vie ainsi.

Pourtant, leur principale raison d'émigrer semblait plutôt liée à une perte, à un malheur ou à un autre changement. Comme dans les cas d'Alla et de son amie Dacha, la perte d'un mari pourvoyeur de fonds du ménage — par son décès, un divorce, l'alcool ou l'émigration — pouvait rompre l'équilibre fragile du quotidien. La perte des parents de la femme ou d'autres membres de la famille apparaissait presque aussi importante. Dans un tel contexte, n'importe quel malheur supplémentaire — chômage ou maladie — pouvait faire franchir le seuil de l'émigration.

Lorsque les interviewées décrivaient la vie dans leur pays d'origine, je les ai souvent entendues se plaindre : des politiciens, de l'état de l'éducation, de la jeunesse, de l'absence de bonnes conduites. Au début je pensais que ces plaintes m'écartaient du thème principal de l'interview. En fait, elles m'irritaient, parce que je les prenais pour des discours abstraits sur des thèmes politiques et moraux.

Après qu'Alla m'a raconté l'histoire de Dacha, je me suis demandée pour la première fois dans quelle mesure son interprétation était éclairante. Le lendemain soir, j'interviewais une femme russe. Elle me raconta comment elle avait quitté sa ville en raison de la maladie chronique de son fils. En l'écoutant, je me suis rendue compte que les migrations des autres femmes du petit réseau que j'explorais tournaient effectivement autour de l'avenir de fils, ou, dans deux cas, de petits-fils ou de neveux. Mais où donc étaient les filles ?

Pourquoi les fils ?

Nous allons voir comment le projet des mères sauvant leur fils domine les discours narratifs, mais aussi les pratiques observables. Avant de présenter les cas particuliers, il faut brièvement les situer dans le contexte post-soviétique. Souvenons-nous que dans la famille soviétique l'épouse était responsable de la vie au quotidien. Même

9. Cf. MOROKVASIC, Mirjana, "Transnational mobility and gender : a view from post-wall Europe", in : MOROKVASIC, Mirjana ; EREL, Umut ; SHINOZAKI, Kyoko (Ed.), *Crossing borders and shifting boundaries, Vol. 1 : Gender on the move*, Opladen : Leske + Budrich, 2003, pp. 101-133.

dans les républiques soviétiques qui ont gardé des structures très patriarcales, la plupart des femmes ont travaillé en dehors de la maison et ont le plus souvent géré le budget familial pendant l'ère soviétique¹⁰. Ceci était le cas pour chacune de mes interviewées, et ce répertoire de pratiques et de pouvoirs féminins est maintenant employé par les mères en situation de crise.

Deuxièmement, la polarisation sociale rapide dans les pays ex-soviétiques est fortement liée au genre. Les perspectives masculines de vie ont été rapidement polarisées : les hommes occupent les positions dominantes aussi bien dans les anciennes structures revenues au pouvoir que dans la nouvelle couche des hommes d'affaires, mais les hommes sont aussi surreprésentés parmi ceux qui, dans la transition vers le capitalisme, ont payé de leur vie, de leur santé ou de leur liberté¹¹.

De ce fait, les stratégies maternelles des gens pauvres réagissent aux défis visant particulièrement les hommes. Mes cas étaient liés à quatre types de problèmes : la situation économique, la dépendance à la drogue et à l'alcool, la criminalité, les problèmes de santé.

• La pauvreté des perspectives d'avenir

Revenons à Alla, la directrice d'une école moldave qui a émigré à Paris en 2001. Née dans un petit village que la famille a quitté pour assurer une bonne éducation à ses deux filles, Alla s'est mariée à un Russe et ils ont eu deux fils. « *Il ne nous manquait rien* », dit-elle à propos de l'époque soviétique, et ce qui manquait Alla savait l'obtenir. Au début de la perestroïka, Alla lisait avidement les nouveaux livres qui devenaient accessibles. Dans un ouvrage économique, elle apprit que « *pendant une guerre il faut investir dans l'immobilier* », ce qu'elle fit en achetant un appartement supplémentaire. Elle trouvait en effet que la situation en Moldavie se rapprochait d'une situation de guerre : « *C'était comme une guerre, mais pire. Dans une guerre tu es au moins supposé savoir ce qui se passe !* ».

10. Cf. WERNER, Cynthia, "Feminizing the new silk road : women traders in rural Kazakhstan", in : KUEHNAST, Kathleen ; NECHEMIAS, Carol (Ed.), *Post-Soviet women encountering transition : Nation-building, economic survival, and civic activism*, London : J. Hopkins University Press, 2004, pp. 105-116.

11. Cf. ROTKIRCH, Anna, *The man question : loves and lives in late 20th century Russia*, Helsinki : University of Helsinki, Department of Social Policy, Research Reports 1/00, 2000, 318 p. ; WATSON, Peggy, "Theorizing feminism in postcommunism", in : BULL, Anna ; DIAMOND, Hanna ; MARSH, Ros (Ed.), *Feminisms and women's movements in contemporary Europe*, London : Macmillan Press, 2000, pp. 101-117.

Quelque temps après la naissance de son second fils, son mariage se solde par un divorce. Son mari part, perdant tout contact avec ses enfants. Puis les parents d'Alla meurent, et l'aide pratique que sa mère lui apportait disparaît. À l'époque soviétique, Alla était habituée à occuper deux emplois simultanément ; elle en prend maintenant un troisième. De plus, elle se rend chaque semaine en Bulgarie ou en Pologne pour acheter et vendre des chaussures, des cigarettes, des vêtements.

Dans les années 90 Alla crée une école dont elle devient la directrice. L'école est la propriété de l'État, mais son fonctionnement s'appuie sur un fonds informel permettant d'augmenter les salaires des professeurs, l'argent venant des parents émigrés : « *Plus de la moitié de mes élèves avait au moins un parent à l'étranger* ». Dans une situation politique de plus en plus réactionnaire et autoritaire, l'activité de l'école est contestée par les autorités. Finalement, Alla décide de quitter un emploi professionnel valorisé, qu'elle aimait, pour s'engager dans un processus de migration prolongé et précaire.

Pourquoi ce choix ? Mon hypothèse, qui dans ce cas était aussi l'interprétation d'Alla elle-même, est que la migration correspond surtout à un projet d'amélioration des perspectives d'avenir pour ses enfants. Sans eux, elle n'aurait pas émigré (et pour lui succéder au poste de directrice elle choisit une femme sans enfant...). Que signifiait donc, dans ce cas particulier, le fait d'avoir deux garçons ?

Le fils aîné avait commencé une carrière scientifique, mais ne voyait pas de possibilité de la réaliser avec un salaire adéquat. S'il avait été une fille, Alla aurait probablement su la marier à un riche homme d'affaires. Mais dans une société marquée désormais par une forte orientation sur l'homme pourvoyeur du ménage, les perspectives de ce fils étaient fort minces. À Paris, ce jeune homme doué gagne en un jour sur les chantiers de construction l'équivalent d'un mois de salaire d'un chercheur en Moldavie. Malgré une mobilité professionnelle initiale fortement descendante, il se retrouve dans des conditions financières meilleures et avec un potentiel renouvelé d'ascension sociale.

La situation du fils cadet — encore mineur — est différente, déjà à cause de son âge. Alla s'est inquiétée de son avenir avant qu'il ne soit intégré au système scolaire en France. Il est difficile de dire s'il est moins dangereux d'être un jeune homme dans les rues de Paris ou de Chisinau, mais Alla a jugé que les tentations et les risques

étaient trop forts pour les jeunes hommes en Moldavie. Une des fonctions de l'histoire familiale de Dacha — qui, nous le verrons par la suite, finit bien — était peut-être de s'assurer que les jeunes gens « *courant des risques* » pouvaient être sauvés en venant à l'Ouest.

• Drogues

Le problème de la drogue a constitué un thème récurrent dans plusieurs de mes entretiens ; nous l'avons déjà rencontré dans l'histoire de Dacha. Dans ce cas, le jeune drogué a été effectivement sauvé par la migration organisée par sa mère. D'après Alla, Dacha a « *vendu tout ce qu'elle avait* » (le mari n'envoyait toujours pas d'argent) et a financé l'inscription de son fils dans un programme d'échanges internationaux. « *Et voilà, il y a seulement quelques jours, Dacha m'a appelée, disant que son fils faisait ses études en Allemagne* », m'a-t-elle annoncé triomphante.

Heureusement pour les filles de Dacha, elles n'ont pas dû quitter l'école privée qu'elles fréquentaient. Je suis revenue sur cette question, demandant à Alla pourquoi l'éducation des filles semblait être d'une importance secondaire. Alla s'est opposée à mon interprétation, soulignant le caractère extrêmement aigu et urgent de la situation d'un drogué, tandis que les filles, qui étaient gaies et tranquilles, se seraient bien débrouillées dans une école publique.

Néanmoins, le récit d'Alla contient plusieurs autres exemples de la préférence des mères pour leurs fils. Par exemple, Dacha et son frère étaient très doués ; mais c'est son frère que leurs parents envoient à Kiev faire ses études. Ajoutons-y les pratiques traditionnelles consistant à garder les filles près de leurs parents jusqu'au mariage, tandis que les fils sont plus souvent autorisés, voire poussés à quitter la maison.

Par rapport aux drogues, ce genre de pratiques et de conventions sexistes se mêle à des jugements plutôt réalistes. Les jeunes hommes sont universellement plus disposés que les jeunes filles à s'engager dans des comportements à risque, y compris dans des expériences de drogues dures et autres substances. Néanmoins, les jeunes filles traversent aussi des périodes à risque dans cette phase de l'existence¹². Bien que leur comportement soit en moyenne moins extrême, s'y ajoute la possibilité d'être maltraitées par des partenaires violents.

12. Cf. CAMPBELL, Anne, *A mind of her own. The evolutionary psychology of women*, Oxford : Oxford University Press, 2002, 393 p. (voir p. 65).

Le spectre des risques décrit par mes informatrices semble se concentrer sur la souffrance des garçons, en sous-estimant les problèmes des filles. Ce n'est peut-être pas pure coïncidence si, parmi le petit nombre de cas recueillis et étudiés, il ne s'en trouve qu'un seul concernant une femme ayant émigré avec sa fille de 15 ans, et encore, il s'agissait d'un imprévu, car elle comptait la laisser chez sa propre sœur, mais celle-ci a refusé au dernier moment.

• Criminalité

La criminalité dans les pays post-soviétiques et l'absence d'un État de droit qui fonctionne étaient une source d'angoisse pour mes interviewées. Prenons le cas de Gayane, une Arménienne née en Azerbaïdjan. Après son mariage avec un homme choisi par ses parents, elle a travaillé comme institutrice. Elle a aussi passé plusieurs années à la maison avec ses trois enfants. Sa famille a dû fuir à plusieurs reprises suite aux violences ethniques entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan et après le tremblement de terre de 1989. La dernière fois Gayane s'est retrouvée en Russie, où son mari est mort. Sans mari ni parents auprès d'elle, elle se met à vendre des pirogues sur les marchés locaux. Mais la famille s'est appauvrie et est encore frappée par une tragédie quand un de ses fils est accusé de crimes très graves. Gayane se bat pour la libération de son fils — elle est certaine qu'il n'est pas coupable — mais le jeune homme est condamné à plusieurs années de prison.

Selon Gayane, le juge était ouvertement raciste tant dans ses décisions que dans son comportement quotidien. Elle a essayé de sauver son fils par tous les moyens, allant jusqu'à attaquer physiquement le juge. Enfin, après sept années très dures, son fils finit par sortir de prison, mais il lui est pratiquement impossible de trouver un emploi.

Les plus grandes inquiétudes et espérances de Gayane sont clairement liées au sort de son fils aîné : « *Tout ce que je fais dans ma vie je l'ai fait pour mes enfants* », ainsi commence-t-elle chacun de nos entretiens. Le destin de son fils est comparé aux horreurs qu'ont subi les Arméniens tout au long de leur histoire.

Gayane a émigré avec une amie : les deux femmes ont pris un autocar touristique pour Paris et y sont restées. Elle voudrait faire venir son fils aîné en France, mais pour le moment elle ne peut même

pas retourner voir ses enfants et petits-enfants. Elle envoie de l'argent ; cependant, par comparaison avec la Moldavie, la différence de niveau de vie entre la Russie et la France est moins forte pour une émigrée pauvre. Parfois elle semble regretter le choix d'avoir émigré. Elle se plaint de ne pas avoir été préparée aux difficultés pour obtenir le permis de résidence, aux prix élevés et à la « saleté » générale (une notion qui inclut les immigrés originaires d'autres continents). Par contre, elle a eu la chance de rencontrer « son grand amour », le premier homme de sa vie qu'elle ait pu choisir librement.

Comme pour les drogues, la probabilité de finir en prison — coupable ou pas — est plus grande pour les jeunes hommes appartenant à certaines tranches d'âge. S'y ajoute en Russie le risque du service militaire, qui frappe surtout les gens sans capital social ou économique.

• Maladies

En ce qui concerne plusieurs maladies, la probabilité de leur manifestation est également en rapport avec le sexe et la classe sociale. Les jeunes garçons sont en moyenne plus malades que les filles, mais cette situation est renversée pour les jeunes adolescents. Les garçons sont plus sensibles à quelques maladies comportant une cause génétique ainsi qu'à la schizophrénie ou à l'autisme. En revanche, le diabète, dont il est question dans le cas suivant, touche également les deux sexes¹³.

Comme Gayane, Nana est arménienne, mais elle a vécu la majeure partie de sa vie en Russie. Après une rupture avec sa famille, elle s'est mariée à un homme de son propre choix. Elle a travaillé comme secrétaire et son mari était ouvrier. Deux enfants sont nés dans les années 70, et toute la famille vivait dans un studio. Avec la perestroïka, le couple a rapidement saisi les nouvelles possibilités offertes par le petit commerce et a acheté un appartement, une voiture, puis deux datchas. Les enfants ont été élevés selon les critères de la bonne société soviétique : équitation, ballet, patinage.

13. Cf. SWEETING, Helen, "Reversals of fortune? Sex differences in health in childhood and adolescence", *Social Science and Medicine*, vol. 40, n° 1, 1995, pp. 77-90 ; VERBRUGGE, Lois M., "The twain meet : empirical explanations of sex differences in health and mortality", *Journal of Health and Social Behavior*, vol. 30, n° 3, September 1989, pp. 282-304.

Puis leur fils est soudainement frappé d'une maladie chronique. L'année suivante Nana vend tout : l'appartement, les deux datchas et la voiture. Une agence de voyages lui promet que le diabète de son fils pourra être soigné à l'Ouest. Arrivés dans l'Union européenne, Nana et son mari constatent qu'ils ont été trompés et se retrouvent à la rue. Ils sont passés par plusieurs camps de réfugiés avant que la France les accueille (aucune de nos informatrices ne savait d'avance que la présence d'un enfant mineur facilite la procédure d'obtention d'un permis de séjour).

Dans l'histoire de Nana, la maladie du fils est clairement la seule raison d'émigrer : « *Nous avions tout, tout là-bas* ». Pourquoi ont-ils cru aux promesses mensongères de l'agence ? Ce n'est pas tout à fait clair : « *Une partie de moi a pensé : "Si seulement j'arrive à le sortir de cette situation"* ». Peut-être ne croyait-elle pas à l'existence des soins miraculeux à l'Ouest, mais elle savait parfaitement que les conséquences de se faire soigner par le système de santé incertain et volatile de son ancienne ville pouvaient être mortelles. Que pensait son mari ? « *J'ai suivi ma femme* », me répondit-il tranquillement.

Une autre femme, ukrainienne, nous a raconté que son fils avait un handicap mineur. Il était marié et avait des enfants, mais ne pouvait pas travailler et subvenir aux besoins de sa famille. Alors c'est la mère qui a émigré pour aider son fils et son petit-fils.

Ainsi les maladies s'ajoutent-elles à la pauvreté, aux drogues et à la criminalité pour amplifier la tendance des parents de certaines cultures à percevoir les fils comme ayant le plus besoin d'être sauvés. Une idéologie patriarcale traditionnelle en faveur des fils s'est renforcée, exigeant plus de succès économique des garçons, mais aussi plus sensible aux besoins masculins, tandis que les situations des jeunes femmes risquent de demeurer occultées.

Conclusion

L'émigration féminine consiste en une vaste collection de stratégies migratoires et de cheminements, les stratégies maternelles n'étant que l'une d'entre elles. Les cas que nous avons étudiés concernent des femmes de plus de 40 ans originaires de pays et de cultures du Sud-Est de l'Europe. À travers la catégorie des stratégies maternelles, j'ai décrit des situations où la décision d'émigrer est pour une femme étroitement liée au projet de sauver ou au moins d'améliorer l'avenir

de ses enfants. Les stratégies maternelles peuvent aboutir à l'émigration de la mère et/ou de ses enfants : soit elle les envoie ou les prend avec elle à l'étranger, soit elle émigre surtout à cause de la situation de l'enfant. Cependant, il est important de rappeler que la plupart des stratégies maternelles conduisent à des migrations de courte durée.

Le qualificatif "maternelle" renvoie toujours aux liens de parenté, mais pas nécessairement au lien de maternité biologique. Une mère peut très bien émigrer pour des raisons qui ne concernent pas directement ses enfants (travailler, faire des études, découvrir le monde), tandis qu'une femme sans enfant peut émigrer pour aider ses neveux. Néanmoins, je n'ai pas employé ici le terme de "migration de parenté" (*kin migration*), car il impliquerait aussi, par exemple, le cas de femmes qui émigrent pour financer les soins d'une sœur malade. Les stratégies maternelles ont leur propre logique centrée sur la migration pour sauver l'enfant de situations perçues comme trop dangereuses. Le plus souvent, ces actes sont liés à la maternité biologique.

Dans les cas étudiés, les stratégies migratoires maternelles sont déployées par des femmes qui se sont repliées sur elles-mêmes, avec ou sans un mari à leur côté, et qui ont perdu le soutien des réseaux de parenté. Leur projet ne concerne pas des enfants en bas âge ni des adultes établis, mais des adolescents et de jeunes adultes. Si leurs fils avaient eu de fortes possibilités sociales dans leur pays natal, ou si leur mari ou un autre parent leur avaient offert des formes de soutien suffisantes, ces femmes n'auraient probablement pas émigré.

L'idée de stratégie maternelle ne doit surtout pas évoquer une conception idéalisée et normative de la maternité. Elle n'exclut nullement des rêves, projets, ambitions ou aventures personnels pour la femme qui émigre ; celle-ci se crée bien souvent des conditions de vie meilleures, et parfois plus émancipatrices, dans son nouveau pays.

Au-delà, on pourrait se demander comment se présentent les stratégies paternelles ou grand-paternelles. Sont-elles semblables aux stratégies d'émigration maternelles ou constituent-elles plutôt des formes de soutien indirect, voire économiques, visant toute la famille par la médiation de l'épouse/la mère ?

Anna ROTKIRCH
Maître de conférences
Université d'Helsinki